

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

LXXXIX

VIDE en savait assez. Il allait partir lorsqu'en se retournant il se trouva face à face avec Mary arrivée derrière lui et lui barant le chemin. Vivement, avec une stupeur plus facile à comprendre qu'à décrire, il se jeta de côté en détournant la tête pour éviter d'être reconnu. Mais Mary ne s'occupait pas de lui.

—Mademoiselle Lucie, la couturière ? demanda-t-elle.

—Au sixième, madame. La porte à droite.

—Je vous remercie.

La jeune fille se dirigea vers l'escalier, en se garant du prétendu maçon dont les vêtements étaient couverts de plâtre. Ovide trouvant le passage libre, s'élança au dehors et traversa rapidement la cour. Lucie arrivait aux premières marches de l'escalier.

—Vous, mademoiselle ! dit-elle d'un ton joyeux. Dans cette maison !

—J'y viens pour vous voir, ma chère Lucie, répliqua Mary.

—Ah ! que vous me rendez heureuse. Comme vous allez être surprise.

—Surprise ? moi ?

—Oui.

—Mais pourquoi ?

—Je ne veux rien vous dire, vous verrez. Montez lentement, mademoiselle, pour ne pas vous fatiguer trop. C'est haut, six étages. Grand merci ma chère dame, ajouta Lucie en prenant le mouchoir des mains de la concierge.

Au second étage Mary s'arrêta pour respirer. Elle n'en pouvait plus. L'air s'échappa en sifflant de sa poitrine oppressée.

—Voulez-vous vous appuyer sur moi, mademoiselle ? demanda Lucie.

—Volontiers.

Et la fille de Paul Harmant, se tenant d'une main à la rampe, et de l'autre se cramponnant au bras de sa compagne, poursuivit son ascension.

—Que c'est bon et gracieux à vous, mademoiselle, d'être venu me voir, reprit l'ouvrière, car c'est bien pour moi. Votre vêtement n'est pas encore assemblé.

—C'est pour vous, bien pour vous, mignonne. Depuis longtemps déjà je rêvais la visite que je vous fais aujourd'hui.

—Combien j'en suis heureuse, et comme il va être surpris, lui !

—Lui ? Qui donc ? demanda Mary curieuse.

—C'est le secret, c'est la surprise ! Vous verrez.

Après avoir fait halte d'étage en étage, on arriva tout en haut de la maison. Lucie posa la main sur le bouton de la porte. Quelques secondes après la sortie de sa fiancée, Lucien Labroue s'était remis à la fenêtre. Il regardait la victoria qui venait de s'arrêter devant la porte.

—C'est singulier, murmura-t-il, ces chevaux, cette livrée. Il me semble que je les connais. On dirait une des voitures de M. Harmant. A coup sûr je me trompe. Il y a dans Paris beaucoup d'équipages qui se ressemblent.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait lui fit quitter son observatoire. Il se retourna et vit à dix pas de lui, sur le seuil, Mary respirant avec peine, mais le visage souriant. Elle et lui poussèrent en même temps un cri de stupeur. Lucien devint pâle comme un mort. Mary, chancelante, appuya sa main sur le côté gauche de sa poitrine.

—Eh ! bien, que dites-vous de ma surprise ? fit Lucie qui, tout à sa joie, ne remarquait point la nature étrange de l'émotion des deux personnages mis en présence à l'improviste.

La fille de Paul Harmant avait chancelé, étreinte au cœur par un pressentiment douloureux, mais elle ne comprenait pas encore pourquoi Lucien se rouvrait auprès de l'ouvrière.

—Vous ici, M. Labroue ! fit-elle en dominant

son trouble ; il est certain que je ne m'attendais guère à vous y trouver. Dites-moi donc par quel hasard vous êtes chez mademoiselle.

Lucien allait balbutier quelques paroles embarrassées, lorsque Lucie intervint. Elle répondit en souriant :

—Ce n'est point du tout un hasard, mademoiselle. On est certain tous les dimanches, de trouver ici M. Lucien.

Mary sentit redoubler l'angoisse instinctive qui lui serrait le cœur.

—Ah ! fit-elle d'une voix tremblante, vous connaissez depuis longtemps M. Labroue ?

—Nous nous connaissons depuis près de deux ans, mademoiselle, répliqua Lucien ; avant d'aller demeurer rue de Miroménil j'habitais cette maison.

—Nous étions porte à porte, ajouta Lucie, et quand on est porte à porte, surtout au sixième étage, on se rencontre, on fait connaissance, on cause, on devient bons amis.

—Bons amis ? répéta d'un ton sec la fille du millionnaire, qui maintenant comprenait, et dont l'orgueil se révoltait à la pensée d'avoir pour rivale, heureuse, une petite fille comme Lucie.

—Celle-ci poursuivit :

—Nous nous sommes aimés.

Mary, prête à défaillir, fut obligée de faire un violent effort pour rester debout.

—Aimés comme s'aiment une honnête fille et un garçon loyal, continua Lucie. C'est de lui que je vous parlais, mademoiselle, en vous disant que j'avais donné mon cœur à quelqu'un. Nous sommes fiancés, et bientôt, grâce à vous, grâce aux bontés de monsieur votre père, grâce à l'emploi que Lucien a obtenu dans sa maison, nous pourrions réaliser notre rêve, atteindre le but depuis si longtemps poursuivi.

—Vous marier, n'est-ce pas ? demanda mademoiselle Harmant d'une voix méconnaissable.

Lucien, après l'avoir fait par l'industriel de l'amour de sa fille, se rendait compte à merveille de ce que Mary devait souffrir, et il se trouvait au supplice. Mais, que pouvait-il ? On ne commande pas à l'amour. Il aimait Lucie et non Mary. L'ouvrière vit sa visiteuse chanceler. Elle se hâta de lui présenter une chaise, en s'écriant :

—Mon Dieu, qu'avez-vous, mademoiselle. Vous voilà toute pâle. Vous semblez souffrante. C'est la fatigue sans doute d'avoir monté six étages ! Asseyez-vous, je vous en prie.

Cette fois encore Mary puisa dans son orgueil l'énergie nécessaire pour triompher de sa défaillance.

—Non, non, dit-elle en contraignant ses lèvres à sourire, ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien. Je voulais vous voir. Je vous ai vue. Maintenant, adieu, je retourne à l'hôtel.

XC

—Vous partez déjà, mademoiselle ? s'écria l'ouvrière. Mais c'est à peine si vous avez passé quelques minutes auprès de nous.

—Je retourne à l'hôtel, répéta Mary d'une voix brève ; puis elle ajouta en s'adressant à Lucien : Mademoiselle Lucie m'avait parlé d'une surprise. La surprise a été grande, en effet, plus grande qu'elle ne pouvait le croire, et mon père ne sera pas moins étonné que moi quand il saura ce que je viens d'apprendre.

Depuis l'arrivée de mademoiselle Harmant, le jeune homme était au supplice, nous le répétons, et ce supplice grandissait de minute en minute. Quant à Lucie, elle ne pouvait s'expliquer le changement subit de sa visiteuse. Déjà Mary se dirigeait vers la porte. Au moment de l'atteindre, elle s'arrêta, revint sur ses pas et demanda :

—Ainsi donc vous allez vous marier bientôt ?

—J'ai dit à monsieur votre père tout ce que je pouvais et devais lui dire à ce sujet, mademoiselle, répliqua Lucien.

—Vous avez parlé de vos projets à mon père ! fit Mary stupéfaite.

—Oui, mademoiselle.

—Quand cela ?

—Avant-hier.

—Ah ! c'est bien ! Je vous souhaite à tous les deux un long avenir de bonheur.

Mary, changeant de ton, poursuivit :

—Que ceci ne vous empêche pas de travailler pour moi, Lucie. Je compte sur votre exactitude.

—Vous avez bien raison d'y compter, je vous assure !

—Maintenant, adieu !

—Vous semblez fatiguée, mademoiselle. Voulez-vous me permettre de vous reconduire jusqu'à votre voiture ?

—Non, non.

—Mais...

—N'insistez pas. Vous me désobligeriez en le faisant. Restez auprès de M. Lucien. Demain, il quitte Paris. Il ne faut pas le priver de votre présence un seul instant. Reverrez-vous mon père avant votre départ, M. Lucien ?

—Non, mademoiselle.

—Vous n'avez rien à lui faire dire ? Rien à lui faire demander ?

—Absolument rien, mademoiselle. J'ai pris note de toutes ses recommandations et je m'y conformerai religieusement.

—Dans ce cas, bon voyage, M. Labroue ! Au revoir Lucie !

Et la fille du millionnaire sortit rapidement, laissant l'ouvrière stupéfaite en face d'une énigme dont elle cherchait en vain le mot. Le fils de Jules Labroue, lui, se sentait pris d'une immense pitié pour la pauvre enfant qui souffrait si cruellement à cause de lui.

—Mais que se passe-t-il donc, mon ami ? demanda Lucie en proie à une indicible émotion. Pourquoi mademoiselle Harmant, en franchissant le seuil de cette pièce, en nous voyant ensemble, a-t-elle changé tout à coup de visage et d'attitude ? Pourquoi, elle si douce d'habitude et si bienveillante avec moi, a-t-elle pris tout à coup une voix sèche, un ton dur que je ne lui connaissais pas ? Pourquoi ces paroles vagues, empreintes d'une inexplicable amertume ? Pourquoi enfin, lorsqu'elle venait pour une longue causerie, est-elle partie si vite, les yeux à la fois noyés de larmes et pleins d'éclairs ?

—En vérité, je n'en sais rien, ma chère Lucie, répondit le jeune homme qui ne voulait pas porter le trouble dans l'âme de sa fiancée, en lui parlant des propositions de M. Harmant et du splendide avenir que le millionnaire avait fait miroiter devant ses yeux. Mademoiselle Mary est malade, vous le savez. Ses souffrances agissent brusquement sur son état moral. Elle aura subi sans doute une crise soudaine dont l'ascension de vos six étages pourrait bien avoir été la cause. Cela et cela seulement vous donne l'explication de son attitude, dont, ainsi que vous, j'ai fort bien remarqué l'étrangeté.

—Il est certain qu'elle était bien singulière ! fit Lucie en baissant la tête.

—Je vous l'accorde, ma chérie, reprit le fils de Jules Labroue ; mais que nous importent, après tout, les bizarreries d'une pauvre enfant atteinte de névrose malgré ses millions ? Plaignons-là de tout notre cœur et ne pensons plus à elle. Il ne faut pas que sa visite gâte notre dimanche ! Voulez-vous sortir un peu ?

—Je le veux bien, répondit Lucie, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que nous serons de retour quand maman Lison viendra.

—A quelle heure doit-elle venir ?

—Entre cinq et six heures.

—Nous serons ici, mignonne. Nous allons seulement faire un tour, et nous reviendrons.

—C'est cela. En rentrant je m'occuperai de notre dîner, et nous passerons la soirée ensemble. Je vais m'apprêter.

—Je vous attends.

Lucie entra dans la seconde pièce qui lui servait de chambre à coucher. Là, elle compléta sa toilette aussi gracieuse que simple, et vint rejoindre son fiancé. Tous deux quittèrent la maison du quai Bourbon.

.

Ovide Soliveau, stupéfait de voir apparaître à l'improviste la fille de son prétendu cousin, et de l'entendre demander Lucie, la couturière, s'était empressé de sortir de la cour. Tout en regagnant sa voiture, il se disait :